

rassemblements de l'Armée du Salut que dans toutes les auberges de la cité. Ces réunions provoquent des rassemblements de la classe la plus basse de la société, et Dieu sait ce qui se passe alors ! (*Amen, amen*, disent les sœurs de la confrérie.) Et pour essayer de mettre un terme à ces désordres, je les condamne chacun à \$10 d'amende ou à un mois de prison."

Ces réflexions sont très justes et le jugement est bon. C'est la seule manière d'en finir avec ces paresseux et ces illuminés.

* * *

J'aime à relire nos maîtres en critique, et vous savez déjà combien j'ai trouvé de réflexions qui peuvent s'adapter parfaitement à notre époque, et voici comment mon vieil ami, Alphonse Karr, parlait des banquets politiques en 1841 :

Nos pères dinaient ensemble pour chanter, rire, boire, manger, causer avec abandon et avec esprit.

Aujourd'hui, un dîner est une action politique ; on dîne contre ou pour le gouvernement, contre ou pour un principe.

C'est une chose bien ridicule que ces banquets.—Peu importe—contre ou pour quel principe ou quel gouvernement on mange et on boit.

Comment, n'est-on pas honteux d'avouer, que dis-je ? de publier dans les journaux, que c'est l'estomac chargé de viandes, la tête appesantie par le vin, que l'on discute d'une langue épaissie les intérêts les plus sérieux du pays ?

Mais, dans cette situation, après vos dîners de quatre heures, vous refuseriez de vendre ou d'acheter cent cinquante bottes de foin, vous vous déferiez comme d'un voleur d'un homme qui voudrait vous faire conclure un marché ou un arrangement, vous n'oseriez pas vous décider de tuer et de saler un des porcs de votre étable.

N'y a-t-il pas beaucoup de vrai dans tout cela et sommes-nous meilleurs ou pires en 1885 que n'étaient les Français en 1841 ?

* * *

J'apprends que le Cercle Ville-Marie doit donner lundi soir une séance dramatique et musicale. Pendant les vacances, ces messieurs du Cercle n'ont pas perdu leur temps. Ils ont travaillé.

J'espère qu'on ira en foule encourager leur œuvre. Il y aura musique, comédie et opérette.

La présence de M. l'abbé Colin, qui doit arriver d'Europe ces jours-ci, et d'un grand nombre d'évêques, rend cette séance particulièrement intéressante.

* * *

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ne doivent pas oublier que le voyage au profit de l'Union Saint-Pierre aura lieu dimanche, le 6 septembre.

Le but de l'œuvre n'a pas besoin d'être recommandé, les bienfaits de cette société sont assez connus, et il est du devoir des bons citoyens d'encourager les efforts qu'elle fait pour soulager des misères.

* * *

Pendant que j'écris cette causerie, Provencher est près de moi, et, ne trouvant pas l'expression que je cherche, je demande au spirituel journaliste :

—Voici une phrase qui m'ennuie, je ne sais comment la finir...

—Mettez un point, dit Provencher.

Je suis son conseil.

LÉON LEDIEU.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le bruit n'est pas plus la force que le tonnerre n'est la foudre.—L'abbé ROUX.

On est bien aise d'écouter parler contre les vices des hommes, et l'esprit se distrait à écouter reprendre les mauvaises mœurs.—BOSSUET.

Les événements suivent plus la politique que la politique ne conduit les événements.—J. FERRY.

Dans un voyage, l'enfant ne voit que le départ, l'homme le but, le vieillard le retour.—G. M. VALTOUR.

Un armistice n'est pas plus la paix que les fiançailles ne sont le mariage.—Lord BEACONSFIELD.

L'homme juste est semblable au noyer qui couvre de son ombre celui qui l'a battu pour ravir ses fruits.—VICTOR HUGO.

ADIEU !

Toi, dont mon âme avide aime à garder l'image,
Toi, que je vénérerais comme un ange de Dieu,
Toi, dont le front est pur comme un ciel sans nuage,
Avant que ma nacelle ait quitté le rivage,
Oh ! laisse moi te dire adieu !

Demain, quand le soleil ouvrira sa carrière,
Quand l'oiseau reprendra son chant et ses amours,
Adresse à l'Eternel une courte prière,
Car celui dont ton œil a dompté l'âme altière
Aura disparu pour toujours.

Si, quand je serai loin, les cordes de ma lyre
Murmurent quelquefois ton nom mélodieux,
Si les méchants du monde y trouvent à redire,
Si mon ardent amour, poussé jusqu'au délire,
Allait te paraître odieux !

Ah ! ne me maudis pas ! mais plains moi ! car je souffre,
Car c'est un rude effort qu'il me faut accomplir,
Car je suis un volcan plein de lave et de souffre,
Car mon cœur est brisé, car mon âme est un gouffre
Que nul bonheur ne peut remplir.

Sur ta route, plus tard, si tu vois apparaître
Un homme au front pensif, ridé par la douleur,
S'il s'arrête un instant auprès de ta fenêtre,
Ne te détourne pas ! Ce sera moi, peut-être,
Et tu me briseras le cœur.

Adieu donc ! adieu donc ! o ma douce colombe !
Regarde ! le jour fuit... je vais quitter ce lieu...
Hélas ! il se pourrait bientôt que je succombe,
Mon espoir désormais je le mets dans la tombe,
O mon ange ! O ma vie ! Adieu !

JOSEPH NOLIN.

Montréal, 39 août 1885.

AUX MÈRES

COMMENT FAIRE AVEC VOS GARÇONS ?

IL vient un moment, dans la vie des garçons, où les mamans s'écrient souvent, désespérées : "Que faire de ce garçon ?"

Encore bambin, il faisait le bonheur de la maison. Les sœurs étaient charmées de jouer avec le *petit*, le papa ne se lassait pas, au retour du travail de le faire sauter sur ses genoux ou d'écouter ses récits enfantins, et qui dira les joies intimes de la maman pressant tendrement dans ses bras ce fils qui a goûté ses caresses, ses confidences, ou le suivant du regard dans ses ébats, épiait chaque pas accompli par le petit bonhomme dans le développement des forces et des facultés en plein essor ?

Mais les choses ont changé. Les membres se sont allongés, les petites mains potelées sont devenues plus rudes ; les poches se remplissent de clous, de vieux couteaux, de morceaux de bois ; on y trouve le mouchoir taché, déchiré. Les coudes et les genoux percent souvent des vêtements encore neufs ; la voix a pris un timbre désagréable, les mouvements sont brusques et désordonnés, les manières rien moins que convenables ; s'il ne peut siffler, crier, briser, couper, donner du poing ou du pied, il gémit comme un supplicé. Il est une cause perpétuelle de trances et d'inquiétude. Parfois, si on l'appelle, on l'entend répondre du haut d'un arbre où il est grimpé on ne sait comment, on le voit sauter à bas d'un toit ou arriver d'un bond au pied des escaliers. Chaque jour il devient plus bruyant et plus insupportable. Ses sœurs sont sans cesse contrariées, le papa s'impatiente et se fâche, les serviteurs, les voisins se plaignent, et la pauvre mère verse des larmes en secret.

Puis les choses s'aggravent. Rebuté de tous à la maison, sans cesse reprimandé, menacé du châtiement par un père peut-être trop sévère, qui ne sait pas joindre à la fermeté le support, la clémence, la tendresse, ni accueillir une franche confession avec un affectueux : "Courage, mon fils, que Dieu te soit en aide !" notre garçon devient surnois, il évite son père, essaie de le tromper et cherche ailleurs l'accueil et la sympathie qui lui font défaut chez les siens. Il fréquente des compagnons qui l'entraînent loin de la famille ; il y trouve, avec la liberté et le plaisir, de mauvais exemples, il est initié à des amusements coupables, il reçoit de dangereux conseils. On lui procure des livres qu'il doit cacher et dont la lecture éveille chez lui l'amour des aventures, des rêves malsains. On s'étonne

alors, on se demande où "notre," qui était si bon, si gentil, a pu apprendre de si mauvaises choses.

Notre Père Céleste, qui a prévu tout cela, y a pourvu en donnant à nos jeunes gens une mère, et en dotant le cœur de la mère d'un amour infini. Dieu, dans son immense bonté, a ainsi préparé à nos chers garçons un refuge sacré.

Elle aura patience et support. Les brusqueries, les étourderies, même les fautes les plus graves de son garçon ne changeront rien à son amour pour lui. Pleine d'espoir pour l'avenir, elle prendra plaisir à le voir croître, quelque rude que soit l'écorce, et s'acheminer à devenir un homme. C'est elle qui plaidera sa cause auprès du père, auprès des amis et des connaissances, et expliquera ses folies par l'exubérance de vie de la jeunesse.

C'est elle qui luttera pour lui dans le sanctuaire secret et tiendra les mains élevées vers le Dieu Sauveur, tandis que son fils sera aux prises avec l'ennemi, exposé à ses pièges, à ses assauts.

Ah ! avec la prière, la vigilance, la persévérance, une mère sage peut défier le monde de lui ravir son fils ou de le perdre ! De toutes les entreprises terrestres, il n'en est aucune qui puisse donner autant de satisfaction que celle d'élever un fils, quelque rude et désagréable soit-il.

"Comment faire avec votre garçon ?" Eh bien ! le supporter et veiller sur lui, comme seule une mère peut le faire. Sa destinée est entre vos mains. Intéressez-vous à ce qui l'intéresse. Gagnez sa confiance, et quand vous la posséderez, respectez-la. Allez auprès de son lit, le soir, lui donner un baiser et une bénédiction. Peu importe si le bébé ou les petits crient à tue-tête : "Maman, maman !" votre garçon a encore plus besoin de vous. Bordez son lit, arrangez ses couvertures, échangez avec lui quelques bonnes paroles, plaisantes ou sérieuses ; pardessus tout, agenouillez-vous là souvent et priez avec lui. Vous ne savez pas comment vous y prendre ? Apprenez ! Peu importe si votre cœur bat, si vos lèvres hésitent, essayez seulement. Agenouillez-vous auprès du lit, et même s'il fait semblant de dormir... il en parlera un jour à sa femme, bien des années après !

Quand votre garçon verra que vous êtes moins offensée de sa rudesse qu'affligée de son manque de droiture et de ses fautes—que vous partagez vraiment ses peines et ses joies—il fera du cœur de sa mère un doux oreiller où il aimera à venir souvent se reposer. Jamais il n'ira plus loin dans ses écarts, parce qu'il ne pourra oublier celle qui se montra patiente avec lui quand chacun le blâmait, qui trouvait son plaisir en lui, alors que tous le trouvaient insupportable et le rebutaient.

Quand les mères ne pourront plus être mères ; quand elles devront se donner à la société plus qu'à leur famille, ou s'engager dans des professions qui les enlèveront à la place et à la tâche que la Providence leur a assignées ; alors que Dieu ait pitié de nos garçons ! car ils seront privés de leur plus précieux, de leur véritable ami. Mères, ne désertez pas votre poste, n'abandonnez pas, ne négligez pas ce ministère sacré !

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Pour bien nettoyer les miroirs, il faut premièrement les laver d'une extrémité à l'autre avec de l'eau de savon tiède et une éponge. Lorsque le tout est bien sec, on polit la glace avec une peau de chamois saupoudrée d'un peu de craie réduite en poudre excessivement fine.

Sur un album. — Pensée d'un sceptique :

"Il est impossible de savoir où va une femme qui sort," a écrit quelqu'un qui s'y connaissait.

"En revanche, il est bien facile de savoir où elle ne va pas.

En effet, une femme qui sort peut aller partout, sauf où elle a dit qu'elle allait."

L'insecte *Gordius*, espèce de ver dragonneau, pond huit millions d'œufs en vingt-quatre heures, et la ponte se répète bien des fois. Le frai de la morue se compose de près de huit millions et demi d'œufs ; une carpe, une perche de bonne taille en pondent souvent jusqu'à plus de six cent mille.